

**MADE**  
**in ITALY**

*un film de* **Stéphane Giusti**

Elzévir films présente

# MADE in ITALY

un film de Stéphane Giusti

avec Gilbert Melki, Amira Casar,  
Caterina Murino, Françoise Fabian

Relations Presse

**André-Paul Ricci & Florence Narozny**

T. 01 49 53 04 20 ou 01 40 13 98 09

apricci@wanadoo.fr • florence.narozny@wanadoo.fr

6 place de la Madeleine, 75008 Paris

**PYRAMIDE**  
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George 75008 Paris

T. 01 42 96 01 01 • F. 01 40 20 02 21

Durée du film : 1h26

**SORTIE LE 2 JUILLET 2008**

Photos et dossier de presse téléchargeables sur [www.pyramidefilms.com](http://www.pyramidefilms.com)

# Synopsis

Ecrivain français né en Italie, Luca Morandi a quarante ans et ne sait plus à quel sein se vouer. Celui de son pays d'adoption, la France, qui l'a nourri, logé et élevé ? Ou celui de son pays de naissance, l'Italie, idéale, fantastique et légendaire comme un rêve d'enfant ? Aujourd'hui, Luca est en crise : il n'est plus italien, il n'est plus français, il n'est plus rien.

Son père, chirurgien esthétique réputé, meurt brutalement. Luca retourne à Turin avec sa sœur Isabella pour les obsèques. Mais l'enterrement, ce deuil qui était censé le faire grandir, vire au cauchemar : veuves, maîtresses inconnues, nouveaux frères et sœurs, dettes à en perdre la tête, Italie changée, nouvelle, « berlusconisée » et sans mémoire. Luca redécouvre le pays de son enfance et sa propre vie avec des yeux d'adulte mais plus rien n'a la même saveur sauf peut-être Lilla, son amour d'enfance qu'il retrouve au détour d'un stade.

Luca ne parvient pas à faire son deuil, sans cesse poursuivi par l'ombre de ce père amoureux de la vie, des femmes et des voitures décapotables rouges. De la haine à l'amour, du ressentiment au pardon, Luca va aussi redéfinir les règles et le sens de sa propre identité, de sa propre existence, réconcilier la France qui est en lui avec son Italie natale. Des deux côtés des Alpes, la vita est dolce et belle.

# La Famille Morandi

## Antonio Morandi

Né à Roma (Italie) à la Clinica San Paolo en 1935. Mort à Turin (Italie toujours) dans le stade Olympique en 2008.

Père de Luca Morandi, Isabella Morandi, Angelo Morandi, Massimiliano Morandi et de bien d'autres encore, connus, inconnus ou non reconnus.

Epoux (dans l'ordre) de Rosa Ortiz, de Yolanda Carmignoli, de Bijou de Saint Phalle, de Monica Bellina (Cuccureddu, de son vrai nom), et amant (entre autres) de Ada Vanini et de Caterina Vianello.

Chirurgien esthétique, il a refait toutes les femmes de la ville avec une passion quasi artistique. Il aime la Juventus de Turin, les voitures décapotables rouges, les Lamborghini Diablo, le Barolo, les femmes, toutes les femmes, les enfants, tous ses enfants, avec une joie, un enthousiasme et une bonne humeur qui frisent parfois l'inconstance, la frivolité et il faut bien le dire, une certaine inconscience.

## Luca Morandi

Fils d'Antonio Morandi et de Rosa Ortiz.

Né à Turin, vit entre Lyon et Paris. Les racines d'un côté des Alpes, la tête et les branches de l'autre, le cœur au milieu, franco-italien, italo-français, son sang est rouge, blanc, vert et bleu. Il aime les femmes mais pas les voitures, déteste la Juventus de Turin, regarde en boucle « le voleur de bicyclette » de Vittorio de Sica et fait toujours ses albums Panini à 40 ans (mais seulement pour les coupes du monde).

# Isabella Morandi

Fille d'Antonio Morandi et de Rosa Ortiz.

Née à Turin, vit à Lyon à côté de son frère Luca. Surtout en dessous, littéralement. Enfin, tout près, le plus près possible. Son frère est l'homme de sa vie, avec son père bien sûr, mais elle dira toujours le contraire. Elle se trouve moche, cherche toujours un serveur pour son restaurant et le soir de la mort de son père, se dit « qu'elle aurait dû se faire refaire les seins, son père l'aurait mieux aimée ».

# Rosa Ortiz

Première femme d'Antonio Morandi.

Ancienne danseuse des Folies Bergères, ils se sont rencontrés lors d'une tournée de la troupe de danse à Rome en 1962. Elle vient de larguer Maurice, son dernier compagnon, rêve d'un remariage en blanc, le dernier, pour la route, et le soir de la mort d'Antonio, trouve au contraire que sa fille « a une très jolie poitrine ».

# Yolanda Carmignoli

Seconde femme d'Antonio Morandi.

Militante aux Brigades Rouges à Turin, elle a rencontré Antonio au Stadio Comunale durant Juventus-Roma en 1973. A lâché le terrorisme pour une vie toute aussi excitante et risquée. Chroniqueuse au « Corriere della Sera » (au milieu du centre droit et gauche), elle a glissé lentement mais sûrement de l'extrême gauche à la gauche, puis au centre, puis chez Berlusconi pour revenir chez les altermondialistes qui lui font perdre quinze ans, donc, « c'est plus efficace qu'un lifting ».

# Bijou de Saint Phalle

Troisième femme d'Antonio Morandi.

Ancien mannequin vedette, elle a rencontré Antonio lors d'un défilé à Turin en 1985. Elle travaille moins qu'avant, sans doute pour ne pas avoir à faire des photos pour « des crèmes anti-rides ou des appareils dentaires ». Toujours perchée sur des talons de trente centimètres, elle n'est jamais descendue de son podium. Elle a eu un enfant avec Antonio : Angelo, deux mètres, future star de l'équipe de basket de Bologne (Virtus Bologna, deuxième de

la lega en 2007) mais qui tarde à signer son contrat, au grand désespoir de Luca et d'Isabella, qui y verrait bien là une solution intermédiaire pour régler les dettes de leur père.

# Monica Bellina

Quatrième épouse d'Antonio Morandi.

De son vrai nom, Gaetana Cuccureddu, née à Pozzomaggiore, comme elle le dit si bien, « le trou du cul de l'Italie ». Star incontestée et adulée des séries incontestables comme « Femmes adultères », « Femmes rebelles », « Femmes battues ». Elle est arrivée en finale d'un jeu de télé réalité où elle a dû « manger des poissons crus et faire pipi en pleine forêt ». Sa vie ressemble aux séries qui l'ont faite reine, amour, gloire, beauté, argent, Dolce e Gabbana. Eternelle amoureuse, au physique plus que généreux, Monica est à l'image de l'Italie d'aujourd'hui : sculpturale, refaite - juste ce qu'il faut - idiote et ravissante. Mais derrière cette « bambola », cette poupée frivole en robe fourreau, se cache la vraie Monica, celle qui n'a rien oublié, tout appris et qui joue la nuit la valse posthume de Chopin.

Elle est la mère de Massimiliano, 10 ans, qui a embaumé son chat à la manière des momies égyptiennes et qui ne quitte pas la télévision des yeux.

# Ada Vanini

Le premier amour d'Antonio.

Le seul, le vrai, l'unique. Elle est la seule qu'il n'ait jamais eue. La seule qu'il n'a pu épouser. La seule qui lui a toujours dit non. Et sans doute la seule qu'il a follement aimée.

# Lilla Vianello

Amie d'enfance de Luca.

Journaliste à la Gazzetta dello Sport, elle écrit sur la Juventus et sur la Squadra Azzura, donne des notes aux joueurs et a des jambes en forme de « porte-plumes », comme le dit Luca. Luca ne l'a jamais oubliée et elle n'a jamais vraiment oublié Luca. Ils se retrouvent vingt-cinq plus tard. Trop tard ? Peut-être pas. Tout dépend du destin, car n'oublions pas que la route de la mère de Lilla, Caterina Vianello, a croisé celle d'Antonio Morandi, déjà père de Luca, Isabella, Angelo, Massimiliano, époux de Rosa, Yolanda, Bijou, Monica, et amant d'Ada.

# entretien avec Stéphane Giusti

## **Tout d'abord, le titre. Pourquoi *Made In Italy* ? Quel sens vouliez vous lui donner ?**

*Made In Italy*, c'est avant tout une marque de fabrique, une histoire, un style déposé... Pour la plupart des gens, tout ce qui est « *Made In Italy* » est beau, raffiné, sent bon, chante des chansons d'amour mais a aussi un côté un peu démonstratif, mafieux, excessif, pour ne pas dire bordélique. Pour moi, l'Italie c'est tout ça à la fois. Un miracle quotidien de paradis et d'enfer. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que le Pape s'y est installé...

## **Encore un film sur l'Italie...**

J'écris sur ce que je connais, sur ce que je vis et ressens profondément. L'Italie coule en moi comme le sang dans mes veines, même si je le voulais, je ne pourrais pas m'en débarrasser. La France aussi, mais de manière différente, la France, c'est mon cerveau, mon intellect, tout ce qui en moi réfléchit est français. Mais tout ce qui est sensible, intuitif, passionnel est italien. C'est une dualité assez éprouvante au quotidien, vous pouvez me croire. C'est une lutte permanente entre deux conceptions de la vie. Comme pour Luca, le héros du film.

## **Qui est vraiment ce Luca Morandi ? Il y a beaucoup de vous en lui...**

Enfant, je ressemblais à Luca dans le film, avec ses tenues 70 flashy et son cartable. Et dès que je voyais mon père, j'étais en transe. Il faut du temps pour regarder sa propre vie en face et se l'approprier. On dit qu'on devient adulte à la mort de ses parents. Luca grandit, mais c'est plus fort que lui, à la fin, il reste un gosse. Comme son père, et le père de son père...

Luca est aussi le personnage de toutes mes contradictions. Il vit en France, mais il est Italien. Il écrit en français, mais dans sa tête, il chante en italien. Il construit sa vie en France, mais il ne cesse de regarder au delà des Alpes. Luca vit dans la mémoire de l'Italie de son enfance, je dirais même : il est la mémoire de l'Italie. Et il entretient un rapport d'amour et de haine partagée envers son pays. Moi-même, je porte un regard très français sur l'Italie, parfois cynique, mais à la fois je la regarde avec les yeux

émervillés d'un éternel amoureux, c'est le pays de mes rêves d'enfant, celui de ma famille, il ne peut pas être mauvais, sale, bruyant, critiquable. D'un autre côté, je porte un regard très italien sur la France. Comme Luca. Il vit comme un Italien, il s'amuse, chante, va jouer au ballon plutôt que de travailler, il ne prend rien au sérieux. C'est Cocteau qui disait « les Français sont des Italiens de mauvaise humeur ». On ne peut pas être plus juste...

## **Peut-on donc dire que le film est autobiographique ?**

Il l'est. Chaque image, chaque instant du film est un de mes instants, une vision, un sentiment, une colère. Après, le reste n'est que fiction, il faut savoir s'évader de la réalité pour construire une histoire. Je n'ai pas réalisé un film naturaliste, social. Je le ferais mal, ce n'est pas mon langage. *Made In Italy* est aussi un rêve, une sorte de promenade dans le ressenti du personnage principal. Disons que sur un parcours artistique, le film s'attache aux chemins de traverse plutôt qu'à la route nationale, toute droite, parfois monochrome et franchement ennuyeuse...

## **On peut voir *Made In Italy* comme une comédie sur le déracinement ?**

Cela fait partie du sujet. Je pense que chacun veut revenir un jour à ses racines, se raccrocher à ces infimes fragments d'histoires qui forment notre existence. On en a un besoin vital, surtout aujourd'hui, dans une époque troublée qui va trop vite, où l'on ne s'attache à rien. Cela englobe aussi les parents, la famille, l'enfance, le conflit permanent entre le passé et le présent, pourquoi en est-on arrivé là ? Je m'amuse avec un homme qui a besoin de se raccrocher à un pays mythifié. Comme une marionnette sans fil. Et à la fois, je m'amuse avec ce pays, j'ai envie de le montrer comme il est, et non plus comme je le vois. Ça aurait pu être très cruel et tourner au jeu de massacre. Mais je ne le voulais pas. Je voulais surtout en rire, et en pleurer parfois. Dans le fond, l'Italie et la France ont des parcours très similaires, mais les deux pays l'ignorent.

## **C'est à dire ?**

Entre la France et l'Italie, il y a une histoire mouvementée, faite d'amour et de rivalités ennemies. On s'aime mais on ne peut pas s'empêcher de se détester. Pourtant, si un martien venait s'installer sur terre, il irait direct en France ou en Italie, sans hésiter une seconde. Nous avons à peu près le même style de vie, nous avons une histoire commune, nos paysages naturels sont préservés et sublimes, nous buvons du vin, nous mangeons du fromage, nous aimons la cuisine, nous aimons les fringues et la haute couture, nous avons un drapeau avec deux couleurs en commun, plus d'un Français sur dix est d'origine italienne et pourtant, on se donne des coups de tête en finale de la coupe du monde et l'hymne français est sifflé à Milan. Alors que nous sommes faits pour vivre ensemble, côte à côte.

**Made In Italy évoque également les problèmes de l'Italie d'aujourd'hui. Vous avez un regard très dur, parfois très ironique. C'est presque « Italie, réveille-toi » ?**

L'Italie a une histoire récente que les Français ne connaissent pas bien. Pour eux, les Italiens changent de gouvernement tous les six mois, s'enfoncent dans la crise mais roulent toujours en Lamborghini et portent des Persol à 150 euros la paire. Je caricature pour mieux définir la réalité. L'Italie a subi vingt années de terrorisme politique très violent, meurtrier, que la France n'a connu que de manière très éphémère et isolée avec Action Directe. N'oublions pas que l'attentat de la gare de Bologne, il y a seulement 28 ans, a fait une centaine de morts. C'est un traumatisme profond. Cela n'est jamais arrivé en France. Ensuite, il y a la Mafia en Italie. Elle est présente en France, mais de manière plus occulte, plus politique, moins automatique. La Mafia, le terrorisme, la classe politique minée par les rivalités de la guerre froide ont amené Berlusconi au pouvoir, il est leur créature. Ils ont détruit l'Italie, du moins, l'idée de l'Italie, l'espérance et la foi qui ont animé l'idée même de l'Italie en tant que pays. Même les symboles sont à la dérive... Regardez l'affaire de la mozzarella contaminée par la dioxine : c'est de la faute de la Mafia ! Antonio Morandi, le père de Luca, le dit dans le film : la seule chose qui nous reste de pur, c'est la pizza.

Si Garibaldi revenait aujourd'hui, il enverrait tout le monde se faire « foutre » ou tuerait tout le monde, de rage. Luca n'est pas Garibaldi, heureusement. Mais il arrive dans un pays – son pays – qui a changé considérablement, et il ne le reconnaît plus. Aujourd'hui, où sont Fellini, Gassman, Pavese, le juge Falcone, assassiné par la Mafia ? Ils sont six pieds sous terre, oubliés, inconnus. Nos pays ont la mémoire courte. On oublie tout, on efface tout, on zappe, on recommence. Mais un pays qui perd la mémoire est un pays qui perd son âme. C'est ce que dit Luca : « Vous avez perdu la mémoire ... ? » Oui, à grands coups de séries télévisées débiles, de jeux télévisés avec des filles à poil, de football truqué par la Mafia, de politiciens compromis, d'argent comme seul but de la vie... Mais j'ai pris le parti d'en rire. Méfiez-vous, en France aussi, on prend le même chemin...

**Pourquoi avez-vous choisi Gilbert Melki pour être le pivot de cette histoire ?**

Gilbert s'est imposé de lui-même. Au départ – même si Luca est quasiment mon double – je ne voulais pas de quelqu'un qui me ressemble. Je voulais surtout un comédien capable d'incarner cet écrivain de 40 ans et pas seulement de le jouer. Vous pouvez demander à n'importe quel comédien de jouer un écrivain, il le fera, il s'assoira à une table et fera semblant d'écrire. Mais ce qui est essentiel, c'est l'écrivain quand il n'écrit pas. Un réalisateur de film ne passe pas son temps avec une caméra dans sa poche.

Et Gilbert incarne parfaitement l'écrivain, dans sa vie la plus intime, ses doutes, ses certitudes, ses coups de folies. D'autre part, je ne voulais pas d'un comédien qui soit trop « parisien », c'est à dire trop marqué dans un snobisme culturel, et cela aussi, Gilbert l'incarne. D'ailleurs, Luca, le personnage du film, vit à Lyon, pas à Paris qu'il fuit comme la peste. Gilbert est aussi un amoureux de l'Italie. Il y a vécu, il parle l'Italien couramment. Je ne pouvais pas faire ce film avec un comédien qui n'aurait pas connu l'Italie et ne l'aurait pas aimée.

Enfin, il me fallait un homme particulier, qui évolue au milieu de femmes excessives, envahissantes, passionnées, étouffantes... Il devait exister je dirais « virilement » sans pour autant perdre son côté adolescent, fragile. Voilà. Gilbert possède toutes ces qualités. Je ne voyais pas quelqu'un d'autre.

**Justement, parlons de ces femmes. De Caterina Murino à Françoise Fabian, de Amira Casar à Barbora Bobulova, vous couvrez un large spectre de la féminité ? Comme dans votre film « Pourquoi pas moi » ?**

Chacune d'entre elles représente un certain type de femme, une certaine féminité, mais aussi un type de séduction et une histoire. Rose, la mère, (Françoise Fabian) évoque les années soixante, avec cette légèreté et cette inconscience de l'époque, Isabella, la sœur (Amira Casar) est une femme d'aujourd'hui, un peu masochiste, qui fait de son sacrifice un art de vivre, Monica (Caterina Murino) et Lilla (Barbora Bobulova) sont les deux faces d'une même pièce. Elle sont toutes deux une image de l'Italie d'aujourd'hui, excessive, « berlusconisée », « Dolce et gabbanisée » pour Monica, et pour Lilla, plus lucide, plus simple, mais qui n'a rien perdu de son « italianité ». Yolanda et Bijou, elles aussi, représentent une époque particulière, le terrorisme et les années 70, le mannequin et le fric des années 80.

**Le personnage de Yolanda, ex-terroriste convertie au dieu Gucci, pourra surprendre ?**

C'est une ancienne terroriste qui s'est totalement adaptée au monde d'aujourd'hui. L'Italie est la plus grande démocratie à recycler le terrorisme à une vitesse incroyable. Mais elle n'avait pas le choix. Yolanda est à sa façon, une image des contradictions de l'Italie d'aujourd'hui. Elle vient d'un terreau de violence pour arriver à l'altermondialisme, en passant par la case Berlusconi tout en faisant son shopping chez Gucci.

**Monica, Caterina Murino dans le film, passe de la bimbo, à une femme beaucoup plus nuancée, et surprend, au-delà de sa plastique saisissante ?**

Au départ, j'avais fait lire le scénario à des comédiennes françaises mais aucune n'a accepté. Elles se demandaient qui était ce

personnage auquel elles ne croyaient pas. Il faut croire qu'elles ne regardent pas souvent la Rai... Il n'y avait qu'une Italienne pour comprendre ce rôle, et cette Italienne, c'était évidemment Caterina. Aujourd'hui, le personnage de Monica serait une nouvelle Sophia Loren, victime et complice de sa plastique. Une fille comme elle dans l'Italie d'aujourd'hui, soit elle se retrouve dans des pornos, soit dans un jeu idiot à la télévision. Le drame de cette fille, c'est qu'elle est intelligente, qu'elle veut le rester mais le pays ne l'accepte pas. C'est pareil en France. On met une bimbo pour tourner les lettres de « la roue de la fortune », Cauet passe ses émissions le nez fourré dans des fesses de stripteaseuses... En Italie, c'est assumé. Une belle fille est là comme un pot de fleurs qui parle. Et quelques-unes ont de l'esprit et de la répartie, mais pas trop non plus. Une autre réalité de la contradiction italienne. On veut se souvenir de l'intelligence, mais avec des gros seins, c'est quand même plus payant.

Quand j'ai voulu me moquer de l'émission de télé que regarde Massimiliano dans le film et qui existe réellement, (une fille se déshabille à chaque bonne réponse des candidats), j'étais loin de la réalité. Aujourd'hui, une chaîne privée en Italie diffuse des news mais les présentatrices font un strip à chaque nouvelle. C'est un puits sans fond... Ça fait peur.

**Chaque héroïne féminine semble avoir été imaginée comme un pendant d'un monstre sacré italien : Amira Casar tiendrait de Anna Magnani, Caterina Murino de Sophia Loren et de Gina Lollobrigida, Françoise Fabian de Silvana Mangano...**

C'est venu au fil de la plume et pendant le casting. C'est vrai que Amira en mater dolorosa, c'est Magnani, j'ai plus pensé à Mangano pour Françoise Fabian... Tout est un hommage à la comédie italienne. Lorsqu'elles évoquent Antonio Morandi, la séquence est construite comme un hommage appuyé à « Nous nous sommes tant aimés », d'Ettore Scola. C'est l'un de mes films préférés avec « Le Fanfaron » de Dino Risi. Antonio qui fait le beau dans sa voiture décapotable est aussi là pour nous rappeler Vittorio Gassman. Le film évoque ces souvenirs, cette nostalgie d'un temps glorieux et joyeux. Sans pour autant tomber dans un passéisme militant. Le présent est beau, Luca le côtoie, le touche du doigt, son amour d'enfance, Lilla, est belle, l'Italie qu'il voit avec ses yeux d'adulte est encore belle !

**Vous avez choisi comme décor Turin, une ville assez peu visitée par le cinéma et méconnue des Français. Et qui n'est pas l'Italie, surtout pour les Italiens !**

Je suis de Venise et de Florence, les deux villes les plus mythiques d'Italie ! C'était difficile de tourner là-bas, trop typique pour moi. Je voulais une ville plus neutre. Milan ou Turin. Celle-ci s'est imposée, car je suis fan de la Juventus et l'équipe de football

a son importance dans l'histoire, et c'est la capitale de la Fiat, une cité royale, un peu française, piémontaise, sans les façades multicolores de l'Italie typique. Même l'accent turinois est français. Je voulais surtout que le regard du spectateur soit ouvert sur toutes les Italies, et pas seulement celle des cartes postales.

**La bande son est très présente, comme lors d'une comédie musicale, avec des univers authentiquement italiens. Mais pas des tubes forcément identifiables ?**

J'écris en musique, je tourne en musique, je monte en musique. Dans tous mes films, la musique est un personnage en soi. Elle est indissociable du reste. En écrivant, j'avais déjà toutes les chansons dans la tête. Le générique est une adaptation – et se moque gentiment – de « Fratelli d'Italia », l'hymne italien. Les sonorités très ragtime évoquent le temps des films muets sur un drapeau qui chercherait ses couleurs définitives. Les films muets, c'est Charlot, c'est Laurel et Hardy, on rit et on se moque. C'est ce que je voulais signifier. On rit du drapeau, on rit de l'hymne. On rit du nationalisme... Puis le film s'ouvre comme une comédie musicale. Je tenais à cette chanson de Gianni Morandi. Il est inconnu en France, mais c'est une star en Italie. La chanson évoque « gli anni d'oro » de la chanson italienne, l'âge d'or, le festival de San Remo et les années soixante.

Puis chaque chanson évoque un univers particulier de la musique italienne, sans pour autant tomber dans ce que les Français connaissent. Je voulais aussi en faire découvrir certaines. On trouve ainsi « Ma quale idea » de Pino D'Angio, « Che m'importa del mondo », de Rita Pavone, la France Gall italienne des années 60, le « Vado Via » de Drupi, pur slow sirupeux des années 70, accompagne l'enterrement du père. Encore une fois, on est là pour rire. Rire, pleurer, rire, pleurer. C'est le rythme éternel de la comédie italienne. L'un des plus beaux sketches – le plus italien – des « monstres » est celui où Sordi fait l'éloge funéraire d'un comique en plein cimetière et tout le monde finit plié en deux.

**Made In Italy ne serait-elle pas une « dramédie » telle que les Italiens n'en produisent plus ?**

Si l'on veut. Plus qu'un hommage, je me situe dans cette tradition. Ce sont les comédies italiennes qui ont bercé mon enfance. Mais il y a aussi une tradition française de ce type de comédie. Enfant, j'adorais les comédies écrites par Jean-Louis Dabadie. On riait, mais il y avait toujours un profond sens humain. On n'était pas dans la « grosse comédie ». On manque de comédies humaines aux personnages pas forcément réalistes, qui nous font passer du rire aux larmes. Attention, je ne suis pas nostalgique, loin de là. Le film montre au contraire qu'il faut savoir avancer et s'adapter. A la fin, Luca est invité sur un plateau télé surréaliste. Et il se prend au jeu. Il n'a pas le choix. Mais il s'amuse,



franchement, sous le regard sidéré de Lilla qui ne le reconnaît plus. Est-ce l'Italie qui a pris toute la place en lui ? Peut-être. Mais il a compris aussi une chose – et son père avant lui : c'est la vie elle-même qui est la plus belle des comédies, la plus atroce parfois, la plus cruelle, mais aussi la plus drôle, la plus loufoque, la plus fantasque. La plus italienne, en somme.

## **Stéphane Giusti pêle-mêle**

Français d'origine italienne, né à Toulon, auteur pour Canal plus et Capadrama de « Facteur VIII » sur l'affaire du sang contaminé et de « Si je t'oublie Sarajevo » sur la guerre en Bosnie, supporter paradoxal de la Juventus de Turin, de la Squadra Azzura mais aussi du XV de France, réalisateur de « L'homme que j'aime » (1997) et de « Fort comme un homme » (2007) pour Arte, fan de chansons italiennes depuis l'enfance, amateur de spaghetti alle vongole et de gelati al limone, réalisateur de « Pourquoi pas moi ? » (1998) et de « Bella Ciao » (2001).

# entretien avec Gilbert Melki

## **Qu'est ce qui vous a attiré dans ce double rôle, celui d'un père playboy et de son fils, quadra, en pleine crise identitaire ?**

C'est justement cette différence d'époque, de génération et de caractère entre ces deux hommes qui m'a séduit. Le père, c'est d'abord l'archétype du mâle italien des années 60. Il traverse les époques de l'Italie contemporaine, passe aux années 70, puis 80 et arrive aujourd'hui en bout de course. Jouer Antonio, c'est jouer un père de légende, un personnage solaire. Luca, le fils, est plus lunaire. Il n'est pas très sûr de lui avec les femmes, c'est un écrivain hésitant, l'anti-thèse de la figure paternelle. Et puis il est devenu Français ! Chez lui, l'Italie est devenue terre de conflit, il s'enflamme, se passionne, condamne... Travailler ces deux sensibilités, voilà ce qui était intéressant. Les deux personnages se regardent, s'observent, jouent ensemble par delà la mort.

## **Quelles ont été vos sources d'inspiration pour créer ces personnages ?**

Pour le père, c'est Vittorio Gassman. Pour Luca, le fils, je n'ai pas cherché à prendre un écrivain particulier comme modèle. Je me suis dit, « Luca est écrivain », voilà. Il est comme ça, il le vit au quotidien, jusque dans sa manière de boire un café ou de regarder « Le voleur de bicyclette »...

## **Le film est à la fois un vrai cri d'amour à l'Italie, mais aussi un regard acide sur ce que le pays est devenu aujourd'hui ?**

Cela a toujours été ainsi. Je regardais récemment « Une vie difficile », un film de Dino Risi avec Alberto Sordi et Lea Massari. Le personnage de Sordi est un intellectuel qui ne veut pas faire de compromis et qui va se retrouver face à ses contradictions, confronté à un Berlusconi avant l'heure. Il est entrepreneur, propriétaire de chaînes de télé. La figure du Condottiere, quasi sauveur, j'ai l'impression que c'est une constante de la vie italienne.

Avec tout ce qui va entre la fascination et le rejet... Les Italiens sont ainsi, passionnés : ils aiment, détestent, adorent, brûlent ce qu'ils viennent d'adorer.

## **Le personnage de Luca est le plus torturé...**

Cet intellectuel est partagé entre la France et l'Italie. Il aime la spontanéité, la générosité immédiate des Italiens, ce caractère emporté qu'il a gardé de son enfance. Alors que les Français sont plus rationnels, ordonnés. Il est entre les deux. D'où son trouble... Il ne sait pas où se situer. De quel côté des Alpes ? Vers Lyon et Paris ? Vers Turin et Rome ? Finalement, le destin va se charger de le ramener chez lui, par le décès de son père et une histoire d'amour. Il va retrouver à la fois son amour d'enfance et sa terre natale.

## **La musique est très importante dans le film ? Vous êtes sensible à ce type de variété ?**

La variété italienne, c'est presque du cinéma. Les Italiens ont une facilité et une légèreté avec les mots et les paroles. Ce côté désuet me touche et m'amuse.

## **Jouer un séducteur, il n'y a rien de plus « casse gueule ». Vous êtes la seule figure masculine du film. C'était facile à gérer ?**

Je ne devais surtout pas m'en occuper et faire comme les Italiens : laisser faire les femmes ! Elles mènent le bal et j'avance au milieu pour justement casser cet équilibre.

## Filmographie

- 2007 *LE TUEUR* de Cédric ANGER
- MADE IN ITALY* de Stéphane GIUSTI
- LARGO WINCH* de Jérôme SALLE
- 2006 *LA PROMENADE* de Marina de VAN
- LE DEUXIÈME SOUFFLE* de Alain CORNEAU
- 2005 *ÇA BRÛLE* de Claire SIMON
- COW-BOY* de Benoît MARIAGE
- TRÈS BIEN, MERCI* de Emmanuelle CUAU
- ANNA M* de Michel SPINOSA
- 2004 *CRUSTACÉS ET COQUILLAGES*
- de Olivier DUCASTEL, Jacques MARTINEAU
- LA RAISON DU PLUS FAIBLE*
- de Lucas BELVAUX
- 2003 *RENCONTRE AVEC LE DRAGON*
- de Hélène ANGEL
- LES TEMPS QUI CHANGENT*
- de André TECHINE
- PALAIS ROYAL !* de Valérie LEMERCIER
- PRENDRE FEMME* de Ronit ELKABETZ
- 2002 *UN COUPLE ÉPATANT* de Lucas BELVAUX
- CAVALE* de Lucas BELVAUX
- APRÈS LA VIE* de Lucas BELVAUX
- MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS*
- DU CORAN* de François DUPEYRON
- 2001 *LA VÉRITÉ SI JE MENS 2*
- de Thomas GILOU
- REINES D'UN JOUR*
- de Marion VERNOUX
- 1999 *VÉNUS BEAUTÉ* de Tonie MARSCHALL
- 1998 *LA PATINOIRE*
- de Jean-Philippe TOUSSAINT

# LISTE ARTISTIQUE

LUCA / ANTONIO	GILBERT MELKI
ISABELLA	AMIRA CASAR
ROSA	FRANÇOISE FABIAN
MONICA	CATERINA MURINO
YOLANDA	VITTORIA SCOGNAMIGLIO
BIJOU	ELLI MEDEIROS
LILLA	BARBORA BOBULOVA
ADA VANINI	NADINE ALARI
MARIE ELIZABETH	BRIGITTE ROÛAN
PAOLO CORSICATO	MARCELLO MAZZARELLA

# LISTE TECHNIQUE

Auteur / Réalisateur	STÉPHANE GIUSTI
1 <sup>ER</sup> assistant Réalisateur	DIDIER CARTERON
Chef Opérateur	STÉPHANE CAMI
Chef Opérateur son	JÉRÔME AGHION
Décorateur	ISABELLE QUILLARD
Costumière	CATHERINE RIGAULT
Directeur de Production	HERVÉ DUHAMEL
Chef monteur	FABRICE ROUAUD
Une production	ELZÉVIR FILMS
Producteurs	MARIE MASMONTEIL DENIS CAROT
Coproducteurs	FRANCE 3 CINÉMA RHÔNE-ALPES CINÉMA
Partenaires financiers	SOFICA EUROPACORP SOFICINÉMA 3
Participation	CANAL + CINÉCINÉMA FRANCE 3
Distribution	PYRAMIDE
Ventes étranger	PYRAMIDE INTERNATIONAL

france - 2008 - 1h26 - 35 mm - couleur - 1.85 - dolby SRD



